

Musée suisse de l'appareil photographique

LATERNA MAGICA



Gerhard Honegger

Les illustrations du présent dossier sont directement téléchargeables sur le site :

<http://www.ceramuseum.ch/fr/N2365/exposition-permanente.html>

D'autres illustrations sont disponibles sur demande.

Musée suisse de l'appareil photographique - Grande Place 99 - CH-1800 Vevey

Internet: www.ceramuseum.ch - E-mail: ceramuseum@vevey.ch

Tél: +41 (0)21.925.34.80 - Fax: +41 (0)21.921.64.58

Ouvert du mardi au dimanche de 11h à 17h30 et les lundis fériés

Gerhard Honegger, enseignant établi à Zurich et passionné de cinéma a constitué durant les 20 dernières années de sa vie une collection exemplaire et de grande qualité autour de la projection lumineuse et des récréations optiques. Il avait réellement compris que collectionner n'est pas amasser mais bien comprendre, choisir et sélectionner. Il a mené également un gigantesque travail de classement, de documentation et d'inventaire de sa collection, tout en organisant en parallèle des spectacles de lanterne magique fort prisés, perpétuant à sa manière le métier traditionnel de montreur de lanterne magique. A deux reprises, notre institution a eu le plaisir d'accueillir Gerhard Honegger dont les prestations ont été fort appréciées de notre public. L'exposition montre les objets les plus significatifs de la collection Honegger auxquels viennent s'ajouter en complément certaines pièces spécifiques acquises précédemment par le Musée.

La naissance de l'image spectacle

L'image a de tout temps fasciné l'homme, elle a toujours nourri son imagination... Des documents, datant du XI^e siècle, évoquaient déjà les instruments utilisés pour divers usages.

Décrite en 1646 par Athanasius Kircher dans son ouvrage *Ars magna lucis et umbrae*, la lanterne magique se compose d'une boîte avec un tube optique pour amplifier l'image, de formes et de matériaux divers. Elle projette sur une surface blanche des images peintes sur plaques de verre introduites devant le foyer lumineux que produit une chandelle ou une lampe à huile ou pétrole, parfois équipée d'un réflecteur argenté. Une cheminée permet l'évacuation de la fumée.

A la fin du XVII^e siècle, grâce à l'impulsion de chercheurs allemands, la lanterne magique devient plus maniable et s'utilise pour d'autres applications que des spectacles divertissants ou effrayants, elle commence à se trouver une vocation pédagogique et scientifique.

La lanterne magique par monts et par vaux

la lanterne magique prend alors véritablement son essor à travers le monde. Au cours du XVIII^e siècle, c'est essentiellement la qualité de l'optique et de la source lumineuse qui va s'améliorer. Des montreurs ambulants se déplacent de lieu en lieu et sont accueillis chez l'habitant; le son se mêle à l'image par le récit, la musique (orgue de barbarie) et différents bruitsages.

Diableries, sujets triviaux et satiriques tiennent le haut du pavé. Nombreux sont les opticiens à vendre plaques et lanternes dès la seconde moitié du siècle, où elle devient même « plaisir du soir » à la cour. Voltaire, en 1748, organisait des projections pour ses convives...

Dès 1800, le montreur de lanterne magique est moins présent et son activité se voit sérieusement compromise par l'industrialisation de la lanterne et le grand succès des lanternes-jouets. Si les colporteurs d'images tentent à disparaître dès 1870-1880, des montreurs professionnels organisent de plus en plus de spectacles de qualité jusqu'à l'avènement du cinéma.

Les lanternes magiques jouets

Dès les années 1850, des opticiens ont fabriqué artisanalement de petites lanternes magiques à l'usage des enfants; l'immense succès rencontré par ce jouet tourne vite à l'industrie, tant en France où Lapiere en détenait le monopole qu'en Allemagne, à Nuremberg où des entreprises produisent des plaques de verre au décor imprimé. Les projections familiales détrônent alors le montreur ambulant.

En France, Auguste Lapiere, ferblantier-lampiste installé à Paris en 1848, se met à la fabrication des lanternes magiques polychromes peintes de vives couleurs au vernis à alcool et fonctionnant avec une lampe à pétrole. La maison Lapiere reprend son concurrent Aubert, le réel inventeur de ce type de lanternes, en 1884. Dès la fin du

XIX^e siècle, l'usine Lapiere, qui s'est agrandie, fabrique des grosses lanternes de projection. Lapiere a également produit des séries de plaques, reconnaissables à leur bande de papier vert. Il est reconnu comme le spécialiste des contes de Perrault narrés sur des plaques panoramiques où s'alternent petits textes et images.

Les séances de projection lumineuse

Les conférences publiques avec projections deviennent très à la mode au cours du XIX^e siècle. De nombreuses sociétés à caractère religieux ou laïque proposent des présentations illustrées, et des fournisseurs se spécialisent dans la confection d'images pour ces conférenciers. Les citoyens britanniques bénéficient du lieu le plus prestigieux du moment : la Royal Polytechnic Institution fondée en 1838 à Londres (Regent Street), à la fois lieu d'exposition et de spectacles de projections.

Les Anglais se distinguent particulièrement dans la fabrication des lanternes; ce sont eux qui ont imaginé la superposition de deux ou trois lanternes pour le fondu-enchaîné ou la projection simultanée de plusieurs images. Ces lanternes s'éclairaient au gaz oxhydrique, Dès la fin du XIX^e siècle, des appareils électrifiés arrivent sur le marché, équipés d'une lampe à arc ou d'une ampoule à incandescence. C'est en effet en 1878 qu'Edison, une année après avoir inventé le phonographe, réussissait à fabriquer une ampoule électrique en enfermant un filament de carbone dans une ampoule vidée d'air.

La confection des plaques pour lanternes

Les premières plaques de verre sont peintes à la main, le sujet y est reporté par décalque à partir d'un modèle sur papier. Une plaque comporte plusieurs sujets, ou une vue panoramique. Par la suite, le dessin au trait est appliqué mécaniquement sur la plaque puis colorié à la main. Les peintres sont en général restés anonymes, à l'exception de Desch, installé à Paris à la fin du XIX^e siècle.

Dès la fin du XIX^e siècle, la production des plaques s'industrialise, en Allemagne tout d'abord. Des chromolithographies imprimées en couleurs transparentes s'appliquent sur la plaque de verre et il devient possible d'acheter ses sujets sous forme de bandes de décalcomanies que l'on reporte soi-même sur ses plaques.

Les sujets sont d'une grande diversité: paysages, monuments, nature, thèmes mythologiques, historiques ou encore religieux, contes et légendes, histoires comiques, ou encore séries enfantines... Certaines plaques sont équipées de dispositifs permettant de les animer comme une manivelle ou une tige faisant tourner une deuxième plaque concentrique, ou encore une tirette faisant défiler un élément devant le décor ou transformant le sujet.

La projection photographique

La popularité de la lanterne magique s'accroît encore dès la seconde moitié du XIX^e siècle avec la production en série des plaques illustrées et la vogue croissante des plaques photographiques.

Vers 1850, les frères Langenheim, installés à Philadelphie, mirent au point des images photographiques destinées à la projection; elles apparaissent en Europe dès la fin du XIX^e siècle.

Les sujets des plaques photographiques sont évidemment plus réalistes que leurs homonymes peints: paysages, événements d'actualité, thèmes scientifiques...

En France, Duboscq et Molteni demeurent les principaux fabricants de lanternes de projection et de leurs accessoires, et proposent un vaste choix de plaques. C'est en Angleterre cependant que ce marché est le plus florissant.

Les projecteurs de plaques photographiques peuvent se combiner avec un système de projection de documents opaques et l'épidiascope qui en est le descendant direct a été largement utilisé jusque dans les années 1960.

Les spectacles de Fantasmagorie

Les premiers vrais spectacles de projection lumineuse remontent à la seconde moitié du XVIII^e siècle, période tourmentée qui voit un regain d'intérêt pour le Moyen-Age et l'époque gothique. Décors macabres, ambiances faites de mystère, de mélancolie et de surnaturel trouvent leur aboutissement dans la littérature et dans des spectacles qui rencontrent un vif succès.

Ces représentations, appelées phantasmagories, mettaient habilement en scène diableries et fantômes à l'aide de la rétroprojection, d'une lanterne mobile et de jeux de miroirs semi-transparents au milieu d'un décor macabre agrémenté de sons lugubres. Le présentateur et ses assistants cherchaient avant tout à impressionner les foules... et y parvenaient !

Les Fantasmagories de Robertson données au Couvent des Capucins à Paris à la fin du XVIII^e siècle en restent l'exemple le plus fameux! Robertson a publié ses Mémoires en 1831, et déposé un brevet pour sa lanterne, le fantascop, monté sur pieds coulissant dans deux rails et équipé d'un tube optique à lentilles interchangeables.

Autour de l'image animée

Le fonctionnement des appareils conçus pour animer l'image est basé sur le phénomène de la persistance de l'image rétinienne: lorsque des images composant un mouvement se succèdent à un rythme élevé avec une rupture entre elles, notre oeil ne perçoit pas celle-ci et le mouvement nous est restitué en continu comme dans la réalité.

La lanterne magique cinématographique fonctionne sur le même principe que la lanterne pour images fixes, avec en plus un obturateur à pale devant l'objectif et un système d'entraînement du film qui est un support 35mm perforé, monté en boucle.

Les Mutoscopes ont été commercialisés dès 1894 par la American Mutoscope Company et diffusés à Paris dès 1899: en glissant une pièce de dix centimes dans l'appareil, on pouvait tourner une manivelle et contempler «une scène pleine de vie et d'animation». Les images sont des feuillets de papier montés sur une roue qui en compte un millier environ. Au moment où celle-ci est mise en route, une lampe à incandescence s'allume. Les sujets de ces images sont très divers, avec une préférence marquée pour les scènes grivoises !

La lanterne de projection triple

L'idée de superposer deux ou trois systèmes de projection est née avec un brevet dû à G. Davies, A.G. Busby et W. Bentley daté de 1872. Dès les années 1880, les principaux fabricants de matériel de projection se font un point d'honneur de proposer dans leur assortiment de prestigieuses lanternes triples permettant de nombreuses subtilités lors de la projection. Ce sont les Anglais qui ont dominé cette production.

Cette lanterne triple a été fabriquée vers 1895 par William Charles Hughes, opticien anglais des plus réputé ayant son officine à Londres, Brewster House, 82 Mortimer Road dès 1883. Fabricant de lanternes et divers matériel de projection, Hughes a déposé tout une série de brevets entre 1875 et 1893. Il a également été pionnier dans les premiers équipements cinématographiques anglais et a même produit une visionneuse cinématographique de rue.

De très belle facture – elle est en acajou et laiton – cette lanterne en deux parties aussi utilisable comme lanterne double possède encore – fait rare – son système d'origine pour éclairage oxyhydrique. Contenus dans des sacs spéciaux, plus tard dans des bouteilles, l'oxygène et l'hydrogène sous pression alimentaient la lanterne par un système de tuyaux de caoutchouc branchés à des robinets de laiton permettant de régler leur débit sur le bâtonnet de chaux incandescent voire de stopper leur arrivée pour diminuer la lumière au moment d'un fondu-

enchaîné. Un second jeu d'optiques de plus longue focale était utilisé dans de grands espaces. Les objectifs sont montés sur un système mobile permettant de les incliner légèrement pour bien fusionner les trois images.

Une telle lanterne est par exemple idéale pour la projection de la série « Le moulin sous la neige » : les enchaînements du paysage de jour, de nuit puis sous la neige se font à l'aide de deux éléments de projection, le troisième étant utilisé pour les effets de clair de lune, l'arrivée du cygne (plaque animée), ou encore les chutes de neige. Durant le spectacle, plusieurs personnes s'activent autour de la lanterne, ayant chacune une fonction bien précise, sans compter le ou les musiciens ainsi que le récitant.

Cinéma 1900

Les films du Fonds Joly-Normandin et du Fonds Balissat, retrouvés par hasard entre 1994 et 1995 dans un ancien dépôt du Musée attestent des toutes premières heures du cinéma. Ils ont été restaurés grâce à MEMORIAV, association suisse pour la sauvegarde de la mémoire audiovisuelle, et copiés en vidéo numérique de manière à pouvoir les visionner sans risque de dommages pour ces documents d'une extrême fragilité.

Le Fonds Joly-Normandin, France et Suisse, 1896

Le Fonds Joly-Normandin comprend quinze copies positives originales 35 mm noir et blanc, sur pellicule en nitrate de cellulose. Elles furent retrouvées avec des pièces de projecteur, ce qui laisse supposer qu'elles ont été montrées dans la région.

Henri Joly, mécanicien photographe, propose à Charles Pathé, exploitant de Kinetoscopes, de concevoir une caméra pour tourner de nouveaux films pour ses appareils. Le 26 août 1895, Joly dépose un brevet pour une caméra équipée du système Edison pour l'entraînement de la pellicule, et de la came battante de Demeny (ce qui lui vaudra d'ailleurs des ennuis). Rapidement, les relations entre Pathé et Joly se détériorent. C'est finalement avec l'ingénieur Ernest Normandin qu'il va faire équipe.

Le Fonds Balissat, France, Etats Unis, 1899-1900

Le Fonds Balissat comprend quinze copies positives originales 35 mm standard sur pellicule en nitrate de cellulose, noir et blanc et teinté. Elles furent retrouvées avec des pièces comptables attestant de leur achat par R. Balissat et Fils, marchand de cycles, Territet, fin janvier 1901, sans que l'on puisse déceler la moindre trace de projections publiques dans la région.

Ce fonds comprend entre autres trois films de Georges Méliès, dont deux réputés disparus :

«Spiritisme abracadabrant», France, Georges Méliès, Star Film N° 293, 1900

Georges Méliès dans le rôle du locataire

«La vengeance du gâte-sauce», France, Georges Méliès, Star Film N° 243, 1900

Georges Méliès dans le rôle du cuisinier

«Repas fantastique», France, Georges Méliès, Star Film N° 211, 1900

Georges Méliès dans le rôle du père de famille

L'«inventeur» suisse du cinéma – Cinémathèque suisse

Casimir Sivan, horloger français installé à Genève en 1888 dépose le 23 mai 1896 un brevet cosigné de E. Dalphin, pour «un appareil perfectionné pour l'exposition à la lumière de rubans pelliculaires sensibilisés et pour la projection de séries d'images photographiques tirées sur rubans pelliculaires».

Des films réalisés avec cet appareil ne subsistent qu'une copie originale 38 mm nitrate noir et blanc identifiée en 1993 à la Cinémathèque suisse ainsi que deux copies originales retrouvées en 1996 aux Etats Unis, à l'International Museum of Photography, George Eastman House, Rochester. Le même musée avait acquis, en 1950, une caméra et un projecteur de marque Sivan & Dalphin. On présume que les films faisaient partie du lot.